Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

12 | 2007

La faim et l'appétit

Le festin de l'homme sauvage dans la *Suite Vulgate* du *Merlin* et le *Roman de Silence* : attrait de la nourriture et mise en scène paradoxale de Merlin

Irène Fabry

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/2721>

DOI : 10.4000/questes.2721

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2007

Pagination : 49-64

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Irène Fabry, « Le festin de l'homme sauvage dans la *Suite Vulgate* du *Merlin* et le *Roman de Silence* : attrait de la nourriture et mise en scène paradoxale de Merlin », *Questes* [En ligne], 12 | 2007, mis en ligne le 15 janvier 2014, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questes/2721> ; DOI : 10.4000/questes.2721

Le festin de l'homme sauvage dans la *Suite Vulgate* du *Merlin* et le *Roman de Silence* : attrait de la nourriture et mise en scène paradoxale de Merlin

Irène FABRY

Le *Roman de Silence*¹ date de la deuxième moitié du XIII^e siècle et s'inspire en partie de l'épisode de Grisandole, tiré de la *Suite Vulgate* de l'histoire de Merlin². Une jeune femme déguisée en homme a pour mission de s'emparer de Merlin / homme sauvage, et de l'amener auprès de son souverain. L'ensemble de l'épisode, qui articule différents motifs folkloriques³, est tendu vers plusieurs révélations, notamment la découverte de la trahison de la reine infidèle et de l'identité de la jeune fille travestie qui le capture. Il suscite une purgation et une recomposition des alliances matrimoniales puisque le souverain répudie sa femme pour épouser l'héroïne et que dans le *Merlin*, le frère de cette dernière, Patrice, épouse la fille de l'empereur. Je vais me concentrer sur la comparaison des éléments liés au piège qui permet la capture de Merlin alias l'homme sauvage. Ce guet-apens joue sur les ressorts de la faim et de l'appétit puisque c'est la nourriture qui va attirer Merlin dans les mailles du filet de Grisandole / Silence. Tout au long de l'épisode, le lecteur est dans la confiance des intentions et des actions mises en place pour attraper l'homme sauvage.

¹ *Le roman de Silence : a Thirteenth-century Arthurian Verse Romance by Heldris de Cornuälle*, éd. Lewis THORPE, Cambridge, W. Heffer & Sons, 1972.

² *Le roman de Merlin or the Early History of King Arthur*, éd. Oskar SOMMER, Londres, Ballantyne Press, 1894 ; *Estoire de Merlin, The Vulgate version of the Arthurian Romances*, t. 2, Washington D. C., Carnegie Institute, 1908 (=S) ; *Le Livre du Graal I. Joseph d'Arimathie, Merlin, Les Premiers Faits du roi Arthur*, éd. préparée par Daniel POIRION, publiée sous la direction de Philippe WALTER, avec la collaboration d'Anne BERTHELOT, Robert DESCHAUX, Irène FREIRE-NUNES et Gérard GROS, Paris, Gallimard, 2001 (Bibliothèque de la Pléiade, 476), 2001 (=W).

³ Lucy Allen PATON, « The Story of Grisandole: A Study in the Legend of Merlin », *Publication of the Modern Language Association*, 22 (2), 1907, p. 234-276.

Mais la victime de ce piège, Merlin, est aussi celui qui contribue à son élaboration et charge la jeune femme travestie de son exécution. La mise en scène attendue de l'homme sauvage, subterfuge étonnant mais nécessaire dans la résolution de l'intrigue, entre en tension avec la figure presque omnisciente et omnipotente de Merlin le prophète qui est l'objet d'une capture spectaculaire. Comment l'apparition de Merlin en homme sauvage, et la nature de son comportement face à la nourriture, éclaire-t-il la transformation subie par le personnage, son mode d'action, son identité, et ses intentions ? Quels sont les enjeux de sa métamorphose et de sa confrontation avec le festin qui lui est présenté ? La *Suite Vulgate* insiste particulièrement sur le jeu autour de la nourriture, sur l'artifice programmé par Merlin, et sur les métamorphoses successives qui illustrent la stratégie paradoxale adoptée pour procéder au dévoilement de la vérité. La transformation en homme sauvage interroge l'identité du personnage et la cohérence de sa construction biographique. Dans le *Roman de Silence*, l'accès de Merlin à la nourriture, objet d'une machination retorse, est également déterminant dans l'entre-deux qui le mène du monde sauvage au monde civilisé. Il permet de creuser la question, centrale, du rapport entre Nature et Noretur qui affecte en premier lieu le personnage éponyme du roman.

« Tel est pris qui croyait prendre » : une comédie soigneusement agencée

Le repas qui permet de capturer l'homme sauvage va tout d'abord rompre avec l'alimentation frugale de l'homme des bois :

Cho est uns hom trestols pelus
Et si est com un ors velus ;
Si est isnials com cers de lande.
Herbe, rachine est sa viande. (v. 5928-5932)

L'homme sauvage se nourrit exclusivement de végétaux (le terme de « viande » désigne au sens large la nourriture concrètement consommée par Merlin, l'objet de son alimentation), et l'abstinence de ce régime non carné semble constituer un manque par rapport aux exigences de la nature humaine⁴, mais le festin va y remédier.

Dans la *Suite Vulgate*, le festin est l'objet d'une mise en scène particulièrement soignée et réglée dont Merlin est l'auteur et l'acteur principal. L'omniscience du prophète s'agence de façon paradoxale avec l'ignorance supposée et attendue de l'homme sauvage, victime de la machination, qui se trouve « pris et lije », « honteus et mas », alors même qu'au moment de sa première apparition sous cette forme, on l'a désigné comme « Merlin qui toutes ches choses savoit et avoit porparlé le couverture qu'il ne fust conneüs » (S. 284)⁵. Merlin s'adresse en outre à Avenable par son vrai nom et l'assure du succès de l'entreprise « ne doutes mie car li homs salvages y vendra sans faille »

⁴ Contrairement à Yvain, Lancelot ou Tristan, Merlin n'est pas un chevalier réprouvé par lui-même ou par la société qui trouve refuge dans la forêt, mais leurs passages à l'état sauvage révèlent néanmoins certaines similarités. Lorsqu'il se réfugie dans la forêt « com hom forsenez et salvage » (v. 2830), Yvain, malgré une nudité qui s'oppose aux guenilles que revêt l'homme sauvage dans la *Suite Vulgate*, reste plus proche de l'humanité. En effet, il chasse avec son arc et s'il mange d'abord « la venison trestote crue » (v. 2828), grâce à son commerce avec l'ermite, obtient du pain et de la viande cuite, bien que celle-ci soit préparée « sanz sel et sanz poivre » (v. 2876). CHRÉTIEN DE TROYES. *Le chevalier au lion*, éd. Mario ROQUES, Paris, Champion, 1967. De même, le Tristan de Béroul affirme : « Mex aim o [Yseut] estre mendis / Et vivre d'herbes et de glan » (v. 1403-1404), mais si « li pain lor faut » (v. 1425), les amants se nourrissent du gibier chassé par Tristan : « De cers, de biches, de chevreus » (v. 1426), et « Font lor cuisine e lor beau feu » (v. 1429). BÉROUL, *Le roman de Tristan : poème du XII^e siècle*, éd. Ernest MURET et L. M. DEFOURQUES [Lucien FOULET et Mario ROQUES], Paris, Champion, 1947. Ce n'est pas le cas de Tristan dans la prose : lors de sa folie, « il vivoit de char crue, car toute jour prenoit cha et la les bestes par la forest et puis mengoit la car atout le cuir, et se vivoit en tele maniere. Et en tel guise trespasloit sa famine ». Les bergers qu'il rencontre lui donnent du pain, mais en profitent aussi pour le maltraiter. Voir *Le Roman de Tristan en prose*, t. 1. *Des aventures de Lancelot à la fin de la « Folie Tristan »*, éd. Philippe MÉNARD. Genève, Droz, TLF, 353, 1987, XII, §168.

⁵ Le terme de couverture, qui désigne ici le subterfuge manigancé par Merlin et la mise en scène qu'il orchestre, évoque également le motif du déguisement et du travestissement, renversés dans les dévoilements qu'opère Merlin lorsqu'il interprète le songe de l'empereur, révélations vérifiées par le « dépouillement » qu'on fait subir aux personnes concernées. Merlin se transforme pour mieux exposer les travestissements à l'œuvre : l'impératrice, qui avait le meilleur mari du monde, « estoit a .XII. ribaus otroie », et devait « tous les jours de sa vie mener se desloiauté si couvertelement que ja ne fust aperceüe » (W. 1248).

(S. 284), annonçant ainsi dès le départ l'issue d'une entreprise qu'il contrôle totalement, mais dont il va être la cible. C'est par une surenchère d'artifice et de dissimulation, liée à une inconscience fondamentale de la part des deux personnages concernés, que réussit ce stratagème soigneusement orchestré. Un certain humour se manifeste dans le détail des instructions données par Merlin sous la forme d'un cerf pour permettre à son avatar, l'homme sauvage, de se régaler. Le texte entrecroise également les réécritures décalées du motif de la quête chevaleresque et de la chasse à la licorne⁶. La jeune fille appâte l'homme sauvage et l'amène dans un lieu « destrot », un cul-de-sac où opère le piège qui se referme sur lui⁷. Bien que Grisandole dirige l'exécution du spectacle, l'homme sauvage est un interprète ambigu mais conscient du rôle qu'il joue.

Pour concilier la figure de Merlin stratège et metteur en scène puis victime abusée, le *Roman de Silence* n'identifie pas le vieillard mystérieux qui aide l'héroïne avec la figure de Merlin et ne mentionne le savoir prospectif de l'homme sauvage qu'après sa capture. L'homme sauvage ne joue pas ostensiblement la comédie. Il se fait prendre au piège minutieusement tendu pour lui. « L'homs tols blans al dos » (v. 5875) qui indique comment capturer Merlin / homme sauvage dans le *Roman de Silence* occupe la fonction dévolue à Merlin / cerf dans la *Suite Vulgate*, mais n'est pas explicitement identifié comme un avatar du magicien et disparaît aussi subitement qu'il apparaît. L'omniscience qu'il met au service de Silence éveille les soupçons du lecteur, mais son identité reste cachée et énigmatique⁸. L'homme sauvage semble donc

⁶ Grisandole ne va pas chasser l'homme sauvage dans la forêt, mais chercher les ingrédients susceptibles de l'attirer jusqu'à elle. « Tu ne pues exploitier de ta queste en nule maniere se tu ne porchaces char de porc porree au poivre et lait et miel et pain caut » (S. 287). Lors de cette « quête », ce n'est pas un chevalier mais une jeune fille qui parvient à s'emparer du l'homme sauvage.

⁷ Elle se cache avec ses compagnons dans les fourrés car le guet-apens demande la constitution d'une équipe. Un jeu d'observation et de dissimulation atteste le caractère éminemment théâtral de la mise en scène : « Quant il orent tout chou atourné si se muchierent et se quatent lés un buisson », « Et vous quatires un poi loing del feu » (S. 284).

⁸ De même, l'identité du premier vieillard qui a démasqué Silence sous son habit de ménestrel à la cour du duc de Cornouailles reste mystérieuse.

se faire piéger de bonne foi. Pourtant, il ne se laisse pas épouvanter par les menaces de Silence qui sur le chemin du retour prétend en vouloir à sa vie⁹ :

Merlins ne se fait gaires morne,
Qu'il set ja bien u li viers torne. (v. 6160-6161)

Les instructions laissées par le vieillard sont beaucoup plus précises et développées que celles de la *Suite Vulgate*. On soumet physiquement l'homme sauvage en le gavant et en l'enivrant selon un processus minutieusement planifié. Parmi les longues instructions du vieillard sur les différentes étapes et composantes du repas, la disposition spatiale et visuelle du piège est décisive¹⁰. Les verbes au futur anticipent les conséquences de la machination à chacune de ses étapes jusqu'à l'arrivée au résultat attendu : l'abrutissement de Merlin qui permettra sa capture et sa réintégration au monde des humains.

Le lait metrés un poi mains pres,
Car s'il avient qu'en boivie adiés,
Plus enflera, plus avra soi,
Et plus iert tormentés en soi. (v. 5967-5970)

C'est une véritable torture physique qui lui est infligée : le personnage se jette frénétiquement vers tout ce qui pourrait apaiser sa soif, mais la nourriture qu'il absorbe la redouble, si bien que tout ce qu'il ingurgite ne fait qu'accentuer son malaise. Le repas est préparé non pas pour soulager la faim de l'homme sauvage mais pour le conduire inéluctablement vers son emprisonnement¹¹. La

⁹ Silence reproche à Merlin d'avoir causé la mort de son ancêtre le duc Gorlain de Cornouailles, dont Uterpandragon a causé la perte, et dont il a trahi la femme, Ygerne, qui en a conçu Arthur.

¹⁰ Dans la *Suite Vulgate*, Grisandole applique soigneusement le dispositif que le cerf lui a conseillé, elle pose le décor, choisit un « lieu delitable » et ses compagnons « font un fu grant et merveilleus si metent la char rostir [...] puis metent la table dalés le fu » (S. 284). Les aliments évoqués sont l'objet d'une préparation soignée, avec un valet préposé à surveiller la cuisson du rôti, et une table sur laquelle doivent être disposés les mets spécifiés.

¹¹ L'épisode homérique du tour joué par Ulysse au cyclope permet de mettre en perspective la manipulation de la nourriture et de la boisson dans l'articulation des questions de liberté et d'emprisonnement, de ruse et d'aveuglement.

capture est favorisée par l'engourdissement de Merlin qui n'offre aucune résistance.

Sustentation et retour à la civilisation

L'élément essentiel de la capture est la nourriture succulente, attirante et odoriférante préparée pour l'homme sauvage. Celui-ci est séduit par le fumet qui se répand dans toute la forêt : « le fleror de la harste espan di par toute la forest, si en senti on la fleror de moult loins » (S. 284). Avant la dégustation du repas, les sens de l'odorat et de la vue puis du toucher sont ainsi convoqués.

Dans le *Roman de Silence*, l'odeur joue aussi un rôle décisif. Ainsi, la cuisson de la viande fumée dégage à dessein une odeur très forte qui doit susciter l'appétit et l'envie de Merlin.

La car salee cuist en rost
Et li fumiere en va moult tost
Par tolt le bos destre et senestre.
Et Merlins qui estoit en l'estre
Flaire la car, met se a la voie. (v. 5991-5995)

Le rôle de la cuisson, déterminante dans le processus de civilisation, est aussi accentué dans le *Roman de Silence* à travers l'importance accordée au feu que maîtrise l'homme : le silex et les brindilles fournies à Silence lui permettront de se chauffer et de s'éclairer au cours de la nuit, puis de cuire la viande.

Le car cuisiés, quant vos l'arés, [...]
En rost, sans flame et sans lumiere.
Et quant Merlins le flaerra,
A la car lués repaierra.
S'il a humanité en lui,
Il i venra, si com jo cui,
Par la fumiere et par le flair
Del rost qu'il sentira en l'air. (v. 5949-5958)

La relation inéluctable entre l'action de sentir et celle de se diriger vers la source du fumet, soulignée par l'alternance des verbes de sensation et de mouvement employés au futur de prédiction, renforcée par les rimes « flaerra / repaierra / venra » et « flair / l'air » et la dissémination des syllabes en [aR] et [εR], joue comme un mécanisme prévisible qui fait appel à son odorat¹². C'est ce sens qui amène l'homme sauvage à se diriger « droit au fu ou on rostisoit la char » (S. 284), et le ramène progressivement à son « humanité ». La distinction anthropologique entre le cuit et le cru¹³ est ainsi déterminante vis-à-vis de la situation ambiguë de l'homme sauvage. L'ingestion d'aliments préparés de façon civilisée et même raffinée contribue symboliquement à marquer son retour à un monde cultivé. La viande est soigneusement préparée, rôtie, farcie et épicée, et tient une place primordiale dans les goûts, les conceptions gastronomiques, et les préparations culinaires du monde aristocratique médiéval.

Pour Philippe Walter¹⁴, la mise en scène recommandée par le cerf à Grisandole évoque en outre de vieux rites païens au cours desquels on offre à quelque divinité sylvestre du lait, du miel et des gâteaux. Ces offrandes propitiatoires rituelles peuvent aussi être mises en relation avec les pratiques sacrificielles antiques, avec néanmoins un mélange de ce qui pourrait se rapporter au sacrifice sanglant animal et aux libations comprenant souvent du miel, du lait et du vin¹⁵.

Dans la *Suite Vulgate*, l'homme sauvage manifeste une étonnante retenue. S'il est irrésistiblement attiré par l'odeur de la viande, une fois sur place, il ne se jette pas inconsidérément sur la nourriture mais développe différentes techniques d'approche¹⁶. Il n'essaie pas seulement d'assouvir immédiatement une faim grandissante : « Et commenche a baailer comme cil qui moult estoit familleus »,

¹² Il semble que la restriction des termes « flair » et « flairer » au domaine animal et canin en particulier, soit une évolution plus tardive. C'est le premier sens de « flair », « odeur », qui est actualisé dans le texte.

¹³ Claude LÉVI-STRAUSS, *Mythologiques. I, Le cru et le cuit*, Paris, Plon, 1989.

¹⁴ Philippe WALTER, *Merlin ou le savoir du monde*, Paris, Imago, 2000.

¹⁵ *La Cuisine du sacrifice en pays grec*, éd. Marcel DETIENNE et Jean-Pierre VERNANT, Paris, Gallimard, 1979.

mais laisse se développer l'appétit en attendant patiemment le moment où la viande sera cuite à point. Tout un jeu de pantomime s'effectue autour de l'objet convoité, et l'appétit est aiguisé par un petit manège qui permet de jouir pleinement de la proximité et du spectacle de la nourriture désirée, à travers une sorte de mise en condition. La manifestation du désir s'effectue par le biais de différents signes corporels et physiologiques : le feu éveille, réchauffe, et avive l'appétit dont il peut aussi être le symbole. Le comportement de l'homme sauvage manifeste ainsi les symptômes caractéristiques de l'être gagné par la faim, et l'attraction exercée sur lui par la préparation culinaire qu'il se donne le loisir de sentir et d'observer.

L'alimentation et le mode de vie adoptés par Merlin déterminent dans le *Roman de Silence* une exploration particulière des notions de Nature et de Noreture qui sont au cœur du roman. Ainsi, c'est un retour à sa nature humaine qui lui fait désirer la viande cuite dont il va se rassasier. La « noreture » de Merlin désigne, plus que son régime alimentaire, le mode de vie qu'il adopte, ses « manières » et les habitudes qu'il prend durant son séjour sylvestre. Cette « nourriture » non civilisée contredit sa « nature » humaine et le mène à une existence solitaire et sauvage au lieu d'une vie sociale et cultivée. Le substantif « Noreture » réservé au cadre allégorique interroge la distinction entre ce qui est inné et relève de sa nature humaine et le mode de vie qu'il adopte.

On assiste à une psychomachie qui prend la forme d'une discussion complexe des allégories Noreture et Nature. Noreture déplore, d'abord par des formulations à caractère général puis par une expression plus personnelle, son impuissance à contrer les forces de la nature, et l'ingratitude de son protégé qui l'a « malement trahi[e] » et ne récompense pas la peine qu'elle a mise à le nourrir :

¹⁶ « Et cil s'en vint au fu et se commencha a cofer et a defroter au feu et a regarder le viande moult sovent » (S. 287). L'attraction exercée est aussi rendue par la circularité de la phrase et des mouvements qui ramènent inéluctablement l'homme sauvage auprès du « feu ».

Ahi, fait Noretture. Ahi !
 Com cil sont malement trahi
 Ki noriscent la gent a faire
 Cho que lor nature est contraire.
 Quanque jo noris et labor
 Me tolt Nature a un sol jor.
 Tant a esté noris en bos
 Bien deüst metre ariere dos
 Nature d'ome, si voloit
 Herbes user, si com soloit. (v. 5997-6006)

Les efforts déployés par Noretture sont accentués par l'utilisation en polyptote du verbe nourrir, associé au verbe laborer, qui évoque l'activité humaine de culture des champs alors que la « nourriture » adoptée par Merlin a été le mode de vie sauvage. Ils sont vains car « contre-nature », ce que soulignent les termes « contraire » ou « metre ariere ». Au contraire, le réveil de sa nature humaine se révèle particulièrement rapide, efficace et redoutable.

L'hésitation de Merlin, extériorisée par le dialogue de Noretture et de Nature, constitue une pause dans le récit et diffère l'accès à la nourriture et sa capture :

Et Merlins qui estoit en l'estre
 Flaire la car, met se a la voie,
 Quant Noretture le desvoie.¹⁷ (v. 5994-96)

Comme Hercule, il se trouve à la croisée des chemins, et le jeu entre l'emploi concret et figuré du verbe dévoyer montre une nette prise de parti du narrateur qui condamne ainsi l'intervention de Noretture¹⁸. Merlin aurait dû adopter une conduite civilisée dont Noretture n'est pas ici l'incarnation mais l'antagoniste puisqu'elle le détourne du droit chemin. Paradoxalement, Noretture ne désigne pas la culture mais au contraire le mode de vie sauvage adopté par Merlin lorsqu'il se met en marge de l'humanité. Le *Roman de Silence* se présente aussi

¹⁷ Si l'homme sauvage hésite encore sur le chemin à prendre, une fois qu'il a été attrapé par Grisandole, il semble beaucoup plus assuré : « Merlins ne se fait gaires morne, / Qu'il set ja bien u li viers torne » (v. 6160-6161).

¹⁸ Dans la *Suite Vulgate*, c'est la mère de Merlin qui se « forvoia de son chemin », et se perd dans la forêt de Brocéliande où l'homme sauvage la surprend.

explicitement comme une victoire de la nature (humaine) de Merlin sur la nourriture qu'il a adoptée (celle d'un animal sauvage, habitué à un régime végétal) et donne lieu à une controverse aux accents scolastiques et théologiques.

Or est Merlins en male luite.
 « Qu'as-tu a faire de car cuite ? »
 Dist Noretur. « Est cho dangiers?
 Herbes, rachines est tes mangiers. »
 Donques se choroce Nature.
 Dist : « Ahi ! ahi ! Noretur !
 Tant anui m'as ja fait, par dis,
 Tan gentil home abastardis » (v. 6007-6014)

Ainsi perçoit l'idée d'une dénaturation de celui qui est retombé dans la sauvagerie. L'animalité n'est pas « naturelle » quand elle caractérise un homme. Comme le souligne Jacques Le Goff à propos d'Yvain, l'opposition de Nature et Noretur ne recoupe pas celle entre sauvagerie et culture : la « nature » ne se confond pas avec l'animalité¹⁹. À l'inverse, Noretur ne désigne plus la culture, le monde cultivé, mais l'adoption d'un mode de vie qui relève d'une conduite sauvage faussement naturelle. Il s'agit alors pour Merlin, par l'ingestion d'une « nourriture » humaine conforme à sa nature, de renoncer à une compromission considérée avec mépris (comme le souligne l'image de la bâtardise corrompant la noblesse), pour regagner sa dignité d'être humain, et de prophète reconnu et respecté.

Un retour à la culture imprégné d'une forte ambiguïté : voracité et absence de mesure

Nature a le dessus sur Noretur et aiguillonne Merlin vers la nourriture humaine préparée pour lui, mais le processus civilisateur n'est pas univoque ni

¹⁹ Jacques LE GOFF et Pierre VIDAL-NAQUET, « Levi-Strauss en Brocéliande. Esquisse pour une analyse d'un roman courtois », dans *Claude Lévi-Strauss*, éd. Raymond BELLOUR et Catherine CLÉMENT, Paris, Gallimard, 1979, p. 284.

immédiatement perceptible. On assiste en effet à une représentation très concrète de l'appétit de Merlin que Nature, sans peu d'égards, pousse comme une monture lancée à toute allure.

Et Noretur en enpali,
 Et la place li relenqui.
 Et Nature, qui le venqui,
 Tient Merlin por maleoit fol,
 Si l'a enpoint deviers le col
 Et tant le coite et tant le haste
 Que les ronsces et les espines
 Ronpent ses costés, ses escines, [...]
 Moult est golis sor le viande. (v. 6088-6099)

Alors que l'ingestion de cette nourriture est censée civiliser le personnage en le ramenant à sa condition humaine, on constate ironiquement que Merlin commence par se jeter sauvagement sur la nourriture. L'image équestre montre l'élan et la fougue animale avec lesquels l'homme sauvage se précipite vers la source de l'odeur qui l'a attiré. La traversée frénétique de la forêt, parsemée des ronces et des broussailles qu'il trouve sur sa route, se situe à mi-chemin entre la galopade furieuse de l'animal, et l'exaltation de l'homme dont la nature ou l'instinct se sont éveillés. Merlin est bien dans une phase transitoire de son identité et il y demeure au cours du repas qu'il va effectuer.

L'avidité de l'homme sauvage est ainsi soulignée par la répétition de l'adjectif « golis » qui marque l'ambiguïté de ce désir obsédant de nourriture avec la répétition lancinante du substantif « car ». Il désigne la viande que Merlin s'approprie (comme le soulignent les termes de la conquête militaire et de la possession) et ingère, à travers un processus physique qui va littéralement le « refaire », le restaurer, transformer son être et rendre possible son retour à la nature humaine.

A la car vient, si fait tolt suen.
 « Oho ! » fait il, « chi fait moult buen ! »
 Silences el bos se destorne,
 Et Merlins al mangier s'atorne.

La car a trestolte envaïe.
 [...] Tant est golis de la car calde
 Merlins, que trestolt s'en escalde
 De la car qu'il prist sor le fu ;
 C'ainc ne demanda s'ele fu
 Cuite ou crue, salee u fresce,
 Mais al plain puig a es i pesce.
 De la car se refait moult bien. (v. 6101-6114)

La frénésie et l'excitation liées à la satisfaction de l'appétit se lisent au rythme du passage où s'enchaînent les actions successives de Merlin avec de nombreux enjambements portés par de multiples effets sonores. L'image de l'échauffement donne aussi à voir les conditions physiques de révélation et de satisfaction de l'appétit. Enfin, la description de l'empressement de l'homme sauvage suggère un manque de réflexion et de recul face à l'objet de son désir. Si l'homme sauvage a d'abord recours à la parole dans son exclamation admirative devant le repas, il ne s'interroge pas sur la préparation et sur l'assaisonnement de la nourriture mise à sa disposition mais se précipite sans manières, y piochant à pleines mains, tout occupé à satisfaire ses instincts. Alors que dans la *Suite Vulgate* Merlin tombe dans un profond sommeil après un copieux repas, le *Roman de Silence* donne encore plus d'importance aux mécanismes physiques qui déterminent son assoupissement et sa capture. Cette situation problématise la définition paradoxale de Nature et Noretur. Le festin préparé pour Merlin avait pour but de le ramener à la civilisation, à sa nature humaine. Or, la viande provoque tout d'abord chez lui un comportement animal qui n'est pas vu comme un état de nature. L'abandon d'une nourriture mauvaise et qui le dénature ne le rétablit donc pas immédiatement dans son état naturel d'homme civilisé, mais enclenche un processus qui va graduellement le restaurer dans son être véritable.

Dans la *Suite Vulgate*, si l'homme sauvage respecte le temps de cuisson idéal de la viande, une fois qu'elle est à point, il n'a aucun scrupule à écarter violemment le garçon qui la surveille pour se saisir de la nourriture et s'en

repaître voracement²⁰. Il manifeste alors une « forsenerie » ponctuelle et non naturelle (bien que le fou partage des caractéristiques avec l'homme sauvage), mais l'appétit maîtrisé laisse bien place à la libération de l'instinct.

Alors que dans la *Suite Vulgate* l'homme sauvage se voit offrir un festin somptueux, il est beaucoup plus malmené dans le *Roman de Silence* car l'excès de nourriture prend des proportions bien plus importantes. On n'offre pas seulement à l'homme sauvage un bon repas : on le pousse à l'indigestion et on joue de son ébriété. Le processus civilisateur prend alors un tour assez cruel et se révèle très douloureux. Merlin, confronté à une soif grandissante (le vieil homme mentionne que cela fait plusieurs jours qu'il n'a pas pu s'abreuver), est littéralement gavé, selon un parcours presque fléché qui le laisse dans un état d'inconscience lié à une digestion laborieuse. On exploite l'ivresse de Merlin qui n'est pas habitué au vin, alors que seul le lait est mentionné dans la *Suite Vulgate*. Le *Roman de Silence* insiste sur le caractère trompeur des éléments liquides absorbés par Merlin qui ne peut étancher sa soif alors qu'il « boit » successivement le miel (qui attise sa soif), le lait (un liquide riche et dense qui produit l'effet le plus spectaculaire sur le ventre de Merlin), et le vin (qui l'enivre et l'endort).

Si l'avidité de Merlin l'amène au bord de l'indigestion, les interventions du narrateur qui prend à témoin le lecteur / auditeur crée un effet de complicité aux dépens de Merlin. La formule « Ki donc veïst » ne présente donc pas une action épique ou un héroïsme démesuré mais insiste sur le spectacle burlesque d'un personnage qui perd toute mesure et toute maîtrise de lui-même. La scène prend ainsi un tour farcesque avec l'image comique de l'enflure extraordinaire de Merlin et l'énumération des verbes synonymiques « eslargir, estendre, tezir,

²⁰ « Lors regarde et voit le mangier prest tel com il lui plaisoit et com vous l'avés oï. Et quant il voit que la char fu assés quitte si s'en vient vers le garchon et li taut l'espoi fors de puins autresi com s'il fust forsenés, si en mangie tant ke rien n'i remest de la car. Puis mange del pain caut au miel. Et quant il en ot assés mangiet, si fu si plains et si enflés que trop. Si ot un poi froit, si se cauffa dalés le feu et s'endormi. » (S. 284). La rapidité de l'ingestion successive de la viande puis du pain et du miel est accentuée par le rythme des propositions et développe l'idée d'excès dans l'engloutissement exhaustif de la nourriture disponible.

et bargir », qui créent en outre un effet d'homéotéleute. L'angoisse ressentie par le personnage n'est pas un malaise psychologique mais la manifestation physique de l'oppression subie : il est à l'étroit dans un corps rempli à l'excès et prêt à rendre ce qu'il a ingurgité²¹. Merlin succombe à la tromperie, et subit corporellement le châtement d'une gloutonnerie pourtant salvatrice dans la mesure où elle permet de l'extraire, à son insu, de sa vie sylvestre et animale.

En conclusion, le piège placé pour attraper l'homme sauvage joue de façon paradoxale sur les ressorts les plus primitifs de l'intérêt humain et de ses dispositions physiques : la pression exercée par le besoin de s'alimenter, mais aussi l'attraction suscitée par les fumets du somptueux festin préparé dans la forêt. On peut souligner la réversibilité du piège préparé : Grisandole / Silence et Merlin sont tour à tour auteurs et acteurs, témoins et victimes de cette machination. Merlin joue la comédie entre prescience et inconscience, savoir prophétique et aveuglement, ce qui montre l'ambivalence de la manipulation. La faim et l'appétit, dispositions naturelles qui portent l'homme sauvage, vaincu par son instinct, vers la nourriture civilisée dans laquelle il trouve satisfaction de ses besoins et plaisir de la dégustation, font jouer une mécanique sans faille. Le retour de Merlin à l'humanité permet l'utilisation de ses dons prophétiques au service de l'ordre moral, social, et politique. Il dévoile ainsi le mensonge de la reine et l'énigme du travestissement du personnage de Grisandole / Silence, construit sur l'opposition de Nature et de Noretur.

²¹ Ki donc veïst enfler Merlin !

Com plus en boit, plus en puet boire,
 Et si ne fait fors lui deçoivre.
 Ki donc veïst home a mesaise !
 Merlins crieve d'anguissce enaise.
 Il voit le lait, si en boit donques.
 Or n'ot il mais tele angoissce onques.
 Ki donc veïst ventre eslargir,
 Estendre, et tezir, et bargir,
 Ne lairoit qu'il n'en resist tost ! (v. 6120-6128)

Dans le *Roman de Silence*, chacun des personnages revient à sa nature première, de façon très différente. La souffrance et les interrogations existentielles de Silence permettent d'envisager la fin de son travestissement et le retour à sa nature féminine comme une délivrance qu'elle a ardemment souhaitée, mais qui lui était jusques alors refusée²². Au contraire, quand Merlin est tiré de force de sa retraite sylvestre et de son existence animale, il faut qu'un piège soigneusement ourdi l'oblige à une reconversion qu'il n'a pas de lui-même cherchée. La valorisation de la nature humaine de Merlin permet de critiquer la « Noretur » qui au lieu de le civiliser le dévoie et le pousse à adopter un mode de vie sauvage.

Or, la *Suite Vulgate* pose de façon plus aiguë la question de l'origine et de l'identité véritables de Merlin. Son caractère hybride détermine la relation complexe qu'il entretient avec les figures de Nature et Noretur, et lui permet de développer un roman familial qui propose une explication alternative à son ambivalence²³. Dans ces conditions, le personnage est ramené à la civilisation, mais sa nature demeure à la fois humaine et sauvage. Si Merlin exploite avec virtuosité l'ambiguïté, mélangeant à dessein ce qui est vrai et de ce qui est joué,

²² Le déguisement en homme a montré ses limites dans la mésaventure qui l'oppose à la reine. Même en restant homme, si elle ne ramène pas Merlin, elle ne peut plus prétendre à aucune intégration sociale. Le test de l'épreuve impossible masque en effet le désaveu du roi et une forme de bannissement. La référence au songe n'est ici qu'un prétexte allégué par le roi pour justifier la mission de Silence alors qu'il s'agit bien du fondement de l'aventure de Grisandole.

²³ Merlin dit ainsi que sa mère l'a conçu d'un homme sauvage qui l'a surprise une nuit dans la forêt alors qu'elle s'était perdue en revenant du marché. « Ma mere [...] me porta tant que je fui nés et baaptisiés en fons et me fist tant nourrir que je fuis grans. Et si tost com je poi consirrer de li, si m'en alai converser es grans forés. Par le nature de mon pere m'i couvint repaier, et pour ce qu'il fu sauvages le sui je. » (W. 1238-1239). La distinction de « nature » et « nourriture » coïncide ici avec l'opposition de nature et de culture puisqu'à l'éducation donnée par la mère succède la vie sauvage liée à la nature du père. Dans les représentations médiévales, c'est le père qui joue le rôle le plus important dans la conception biologique de l'enfant, ce qui explique que la nature sauvage l'emporte, momentanément du moins, sur la nature humaine et l'éducation chrétienne qu'il dit avoir reçue.

il critique Grisandole comme une chose dénaturée²⁴ : le changement de sexe suscite en effet bien d'autres interrogations...

²⁴ Il l'interpelle très violemment à travers un discours imagé qui évoque de façon plus ou moins explicite la faute qu'il lui reproche, la traitant de « creature desnaturee, de fourme remuee en autre, dechevant et engingnant sor toutes choses, poignans come tahons, venimous com venins de serpent » (W. 1234), et « d'ymage reparee et desnaturee » (W. 1234).